

Géraldine Philippe

La hâte de l'athée *

« Le temps logique est, entre autres choses, une mise en question du temps chronologique, de l'ordre de la succession qui voudrait qu'une décision ne se prenne qu'après avoir réfléchi, parcouru, soupesé tous les arguments les uns après les autres, que la décision soit le fruit d'une délibération ordonnée. » Cette remarque de J. Lacan dans *Les non-dupes errent* (à la séance du 9 avril 1974) m'a incitée à revenir sur le texte du temps logique.

Un directeur de prison fait venir trois prisonniers et promet la liberté à celui qui passera l'épreuve de la devinette qu'il leur propose de résoudre : « Voici cinq disques : trois blancs et deux noirs. Je vais en accrocher un dans le dos de chacun d'entre vous, de sorte que vous ne puissiez le voir. Aucune communication n'est possible entre vous et il n'y a pas de miroir. Le premier qui saura me dire quelle est sa propre couleur et le pourquoi de sa conclusion, sera libre. Le directeur dispose un rond blanc dans le dos de chacun. Après s'être regardés très peu de temps, les trois sortent comme un seul homme, donnant en aparté au directeur la même déduction de pure logique. Laquelle ? »

Si on s'en tient à l'énoncé du sophisme, il suffirait que chacun des prisonniers donne la couleur du rond qu'il a dans le dos en procédant par pure déduction logique, et la devinette trouverait sa solution. Dans ces conditions, l'usage de la topologie ne trouverait pas sa raison d'être. Or, nous savons la place que fait J. Lacan à la topologie dans son enseignement. En 1978 et 1979, il consacre une année de son séminaire à « La topologie et le temps ». J. Lacan ne se satisfait donc pas de cette « solution parfaite ». Pourquoi ? Parce que l'acte n'est pas de logique pure. La logique éclaire l'acte, c'est-à-dire qu'elle

* 23 juin 2008.

le rend possible, mais c'est la fonction de la hâte qui le nécessite. D'où mon hypothèse que l'acte relève d'une décision de l'être qui est de l'ordre de l'athéisme vrai, lequel ne se manifeste qu'à la condition de croire à l'inconscient. En tout cas, c'est ainsi que je m'explique comment l'acte – de sortir – anticipe sur la certitude de l'être qui s'affirme – je suis un blanc –, de peur qu'il ne sache plus et d'hésiter de nouveau. L'acte est donc bien un « je suis, là où je ne pense pas », à l'envers du *cogito* cartésien qui reste suspendu dans le doute des pensées, de l'évasif, pour reprendre le terme de J. Lacan que Marc Strauss relève dans son petit préliminaire. Or, ce sont bel et bien les deux motions suspensives qui produisent « l'issue salutaire », selon J. Lacan, et transforment le sophisme en apologue.

1. L'instant de voir : je ne sais pas quelle est ma couleur que l'Autre sait. Point d'éliision du sujet.

2. Le temps pour comprendre, qui fonde la « détermination essentielle » de l'être du sujet pour autant que cesse le temps d'avance de l'autre – il ne sait pas non plus et cela le divise ($1/a$) – qu'il aperçoit dans le moment de suspens où, s'arrêtant, l'autre hésite aussi. Lors de la seconde suspension, le sujet prend en compte la part de non-su qu'il est pour lui-même ($1 + a$) et qui dans l'instant de voir le retenait prisonnier de façon symptomatique. Mais cette fois, c'est au même titre que les autres. Ce qu'il apprend à ce moment, c'est de quoi et comment il était empêtré : une supposition de savoir versée au compte de l'Autre qui faisait fatalement de lui un manque à être ; fatalité coupable parce que non responsable. De ce savoir pris non pas sur a – car il n'y a pas de savoir de l'objet – mais sur sa substance (J) qui le rendait captif, cette fois il pourra se déprendre et donc se servir pour sortir. C'est donc l'objet a qui est le moteur de la hâte à conclure avant les autres, là où il était inertie dans l'instant de voir.

3. Le moment de conclure est le temps de la rétroaction par où $1 + a$ et $1/a$ s'équivalent. L'assertion de certitude anticipée fait prévaloir non pas ce que le sujet voit mais ce qu'il ne voit pas, à partir de la structure temporelle et non plus spatiale du mouvement de vérification du temps logique. Les deux temps d'arrêt sont donc essentiels, car ils permettent au sujet d'y reconnaître un véritable mouvement logique qui pourrait se dire : je ne peux qu'être un blanc

à partir de l'exclusion du se penser. Le temps logique est donc cohérent avec le contretemps de la séance courte qui « laisse sa chance à l'objet *a* » comme temps d'avance possible à produire l'acte comme réponse de l'être du sujet sans Autre.

Mais c'est là il me semble que la petite phrase de Freud prend tout son poids : « Une analyse consiste à donner un billet de train. Mais ça ne dit pas ce que le sujet va en faire : monter dans le train ou rester sur le quai ? » Autrement dit, pour que le sujet veuille ce qu'il désire, il lui faudra, comme le dit si justement Colette Soler, « admettre et supporter le résultat [...] – en rectifiant la position de l'éthique – sans quoi il n'est point de désir de l'analyste possible ».